

Une vie de patachon bien sympathique

D'ailleurs et d'ici de Raymond Lévesque, Montréal, Leméac, coll. « Mon pays, mes chansons », 1986, 205 p., 14,95\$.

Yolande Grisé

Numéro 46, été 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39326ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grisé, Y. (1987). Compte rendu de [Une vie de patachon bien sympathique / *D'ailleurs et d'ici* de Raymond Lévesque, Montréal, Leméac, coll. « Mon pays, mes chansons », 1986, 205 p., 14,95\$.] *Lettres québécoises*, (46), 59–60.

par Yolande Grisé

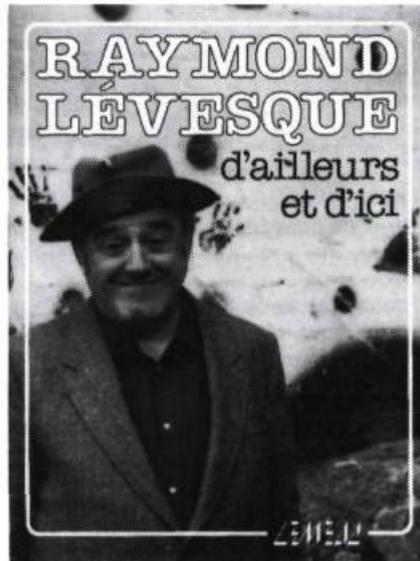
UNE VIE DE PATACHON BIEN SYMPATHIQUE

D'ailleurs et d'ici de Raymond Lévesque, Montréal, Leméac, coll. «Mon pays, mes chansons», 1986, 205 p., 14,95\$.

Au pays du Québec, tout a changé. Et, au moment où l'on constate l'effondrement d'une valeur aussi inaliénable que le Temps — qu'on se tue à vouloir gérer alors qu'il ne cesse de nous digérer (comme Chronos ses enfants) —, l'histoire envahit, sous une forme ou sous une autre, nos loisirs les plus sains et notre univers quotidien. Ainsi, ce n'est sans doute pas un simple concours de circonstances si, à l'instant où *le Déclin de l'empire américain* fait un malheur au grand écran, paraît le second volet d'un ouvrage monumental, *l'Histoire du Québec contemporain*, consacré aux bienfaits civilisateurs de l'industrialisation en terre québécoise, de 1930 à nos jours, ou presque.

L'un et l'autre de ces documents exposent, chacun à sa manière, un aperçu sociologique des transformations considérables qu'a subies la société québécoise traversée par différents courants perturbateurs. Pour sonder l'ampleur de cette mutation, certains préféreront le regard-choc et le coup de bistouri dévastateur de la conscience de Denys Arcan. D'autres, au contraire, apprécieront davantage le regard dépouillé et les diagnostics consciencieux des quatre spécialistes montréalais, P.-A. Linteau, R. Durocher, J.-C. Robert et F. Ricard. Cependant, ni la fresque historique ni l'introspection cinématographique ne constituent, par les temps qui courent, les seules sources de réflexion où notre soif du Temps qui passe peut s'étancher.

En effet, d'autres oeuvres surgissent plus abondantes que jamais: ce sont des mémoires, des chroniques, des journaux personnels ou intimes, des souvenirs, relations de tout un chacun qui compilent à la hâte ou étalent au grand jour et à qui mieux mieux des bribes à peine sèches



de notre bilan collectif. Parmi les souvenirs les plus en vogue, les réminiscences des hommes — et de rares femmes — politiques qui ont tenté d'influencer le cours de cette histoire sont certainement les plus recherchées. Citons, en particulier, les récentes parutions signées de noms aussi célèbres que ceux de Jean-Louis Gagnon, Gérard Pelletier, Jean Chrétien et René Lévesque.

Dans cette vaste entreprise de la recherche du Temps qui ne revient plus, le déchiffrement de nos pérégrinations nationales, sociales voire familiales n'est pas non plus la prérogative des experts de la chose publique. S'y adonnent aussi, bien sûr, nombre d'écrivains de longue ou de fraîche date comme, par exemple, Denise Bombardier dans *Une enfance à l'eau bénite*. Dans ce concert des jours anciens, où chacun et chacune apportent ou jettent sa pierre au passé qui nous a faits ce que nous deviendrons, la voix la plus émouvante, la plus sincère et la plus captivante demeure sans aucun doute celle, plus humble d'ailleurs, d'un poète: un poète populaire qui a su exprimer avec ses mots irremplaçables le sens du temps enfui.

Ce poète, c'est Raymond Lévesque. «Vieux» vagabond solitaire sur les trot-

toirs mal-aimés des premiers pas de nos chansonniers, Raymond Lévesque se rappelle, à son tour, dans l'temps, sur la rue St-Hubert à Montréal où il a «pris souffle» (p. 18), les aléas d'une génération qui fréquentait encore l'école en 1940. Plus qu'un simple récit d'une vie au p'tit bonheur parmi tant d'autres chez ces artistes du temps qu'on avait l'habitude d'appeler jusqu'à tout récemment encore «gens du spectacle», son ouvrage bref¹ et intitulé sans prétention *D'ailleurs et d'ici* se lit comme un témoignage bouleversant — et combien éloquent! — sur la démarche éreintante d'une culture peut-être à bout de souffle, mais qui s'arc-boute de toute son humanité pour ne pas sombrer complètement dans le chaos d'enfer de la civilisation nord-américaine. Civilisation de quincaillerie et de profits que Baudelaire, autre poète visionnaire, décrivait déjà au XIX^e siècle comme une immense barbarie éclairée au gaz et que, pour sa part, Raymond Lévesque appelle, dans son langage unique, «une barbarie en chemise synthétique»:

Toutes ces usines... Ces cheminées... qui crachent dans la nature comme sur un plancher de taverne; déversant ici et là, dans l'air, dans l'eau, assez de puanteur et de gaz pourri pour écoeuver dix rats de dépotoir habitués à manger les restants décomposés du dernier banquet de l'«american double crossers convention». S'il y a de la civilisation là-dedans, le mot doit se pêter la tronche sur les pages du dictionnaire. (p. 158)

Il faut s'empresse de lire ce petit livre de Raymond Lévesque qui, mine de rien, renferme un enseignement qui pourrait servir de principe de base à tous les codes d'éthique imaginables comme de cri de ralliement dans tous les colloques scientifiques: «L'intelligence, annonce le poète fraternel, viendra du coeur ou ne sera pas» (p. 160).

Et du coeur, Raymond Lévesque n'en manque pas: ses chansons, ses idées, sa

vie, ses poèmes, tout en est imprégné d'une encre rouge indélébile. Ses images, il les aime simples mais si vraies qu'on y voit battre à la fois tous les remous des émotions humaines. Et la première et la plus grande d'entre toutes, n'est-ce pas la Peur, cette sacro-sainte peur qui menace les tout-petits, terrorise les adolescents avant de terrasser les adultes?

En tous les cas, c'est la hantise qui re-flue immédiatement aux premières lignes du souvenir quand le poète de la rue évoque le début de son enfance retrouvée en se remémorant sa chère école Olier «avec des escaliers de secours peints en noirs comme des grandes mains de sorcières qui auraient tenu la bâtisse» (p. 16); où lorsqu'il entrevoit encore le terrible Principal qui «avait une façon de parler de Dieu qui aurait apeuré n'importe quel éléphant à la recherche de la foi» (p. 15). En fait, c'est la jeunesse entière de cet humoriste fantaisiste aux préoccupations politiques et sociales — et celle de ses contemporains — qui a baigné dans la peur, parce que, comme l'écrit Raymond Lévesque, «Moi... ma jeunesse ce fut Duplessis» (p. 15): «de la peur... de la pourriture... du scandale... partout» (p. 27). C'était aussi les «gros bras» de la Police provinciale de l'époque, qui faisaient peur à tout le monde. Et pour cause. Pendant les fameuses grèves de ces années-là,

[à] *Asbestos ou à Louiseville, ils entraient dans les maisons à l'heure du souper, levaient le bonhomme qui était à table... et le battaient devant toute la famille. Histoire de lui apprendre à vivre. Duplessis, des syndicats... il en voulait pas.* (p. 56)

C'est aussi la peur qui constitue la toile de fond d'un sérieux problème d'alcoolisme chez ce poète de l'amitié qui se croyait maudit. L'alcoolisme, cette «maladie des émotions... de l'âme et de l'esprit, dont on ne guérit jamais, même quand, comme il le dit, on finit par se «démêler». Pour décrire cette affreuse misère, il sait, une fois de plus, trouver des mots nus qui désamorcent la pitié avec un ne je sais quoi de mélancolique dans le ton qui ne sombre jamais dans la désespérance, mais s'élude comme une espièglerie:

Tout croche dans ma tête avec la peur au ventre, timide et complexe comme un cheval de laitier, je devais inévitablement me retrouver devant une bouteille. (p. 83-84)

.....
La dégringolade... le laisser-aller... plus le goût de rien... un suicide... ou une clinique; des nuits à longer les couloirs... tremblant... pas capable de dormir... de manger... les sueurs... la peur... les larmes. J'ai connu ça. Si je suis encore vivant, c'est sûrement que j'tais «dû». Mes camarades, eux, sont tous partis... où on se repose longtemps... en attendant de recommencer. (p. 89-90)

Par bonheur, assez tôt, à l'occasion de vacances passées à Val-Barrette, il y eut la découverte de la nature et du sentiment de liberté si ingénument révélé au jeune gavroche de la grande ville, qui ne connaissait de l'univers que le gazon vert et le petit pont blanc «tout en imitation de bouleau» du Parc Lafontaine:

Pour nous le bois... l'aventure, c'était quand on allait chercher les vaches qui fouinaient en bordure de la forêt. C'était tout mais c'était impressionnant. Tout à coup, entre deux feuilles... une tête de vache. Et pour les ramener, c'était une job. Fallait leur passer dessus ou courir après. Car l'air de rien, c'est agile une vache. Ça peut courir dans les «branchailles» comme un lapin parmi le tréfle. Dans le fond, les vaches ce sont d'anciens orignaux qui se sont fait pognier par un laitier. Alors les bois les attirait... comme la chèvre de monsieur Séguin.» (p. 25)

Ce goût de la liberté et cet attrait pour le large résumant certainement l'autre versant de la personnalité attachante de ce pionnier de la bohème et de la chanson québécoises, expression même de tout un milieu à l'époque. Sorte d'exutoire au refoulement collectif, imposé par le fascisme (p. 56) de ces années, la vie nocturne du Montréal des années 40 et 50 battait son plein. Ce fut la grande époque de la radio pendant laquelle défilèrent nombre d'artistes, chanteurs, diseurs, comédiens, écrivains, que Raymond Lévesque se plaît à évoquer avec sa verve habituelle: «[Claude-]Henri Grignon... le seul qui a étiré un péché plus longtemps qu'une mauvaise pensée chez une soeur. Après l'émission, tous les auditeurs comptaient leur petit change.» (p. 39) Pour imaginer un peu l'effervescence qui régnait pendant ces folles années radiophoniques, il suffit de comprendre que c'était l'époque où René Lecavalier chantait (p. 39). C'est sûr

qu'on ne reverra jamais ça! Mais le nom qui résume à lui seul l'ambiance extraordinaire qui prévalait dans le milieu artistique d'alors en même temps que le penchant invétéré des gens pour le divertissement était, aux dires de Raymond Lévesque, celui du Fridolin de Gratien Gélinas (à qui l'Université d'Ottawa va remettre un doctorat honorifique, à sa collation des grades de juin): «Fridolin, c'était comme une lumière dans la nuit.» (p. 40)

Il y a encore beaucoup à lire de la vie et de la carrière du poète Lévesque dont la mémoire est si fidèle et, qui plus est, se montre ici reconnaissante envers ceux et celles qui lui ont tendu la main et lui ont assuré leur soutien au pays ou ailleurs dans cette douce France rêvée qu'il découvre avec un étonnement marqué en avril 1954:

Soudain, à l'horizon, les côtes françaises. Sur un petit radio portatif: Ici France-Inter. Nous en étions tout émus. Champlain a dû connaître le même état d'âme quand il entendit: Ici Radio-Canada» (p. 98)!

Contes gouttes ou le Pays d'un reflet de Plume Latraverse, Montréal, VLB Éditeur, 1987, 262 p., 14,95\$.

C'est vers le pays mythique des origines québécoises que nous entraîne, à son tour, le délire onirique d'un autre poète du verbe et de la scène, réputé pour ses divagations à l'âme, Plume Latraverse, qui s'amuse dans son premier ouvrage à «chatouiller un papier fou de [sa plume]» (p. 126). Ruminant, cette fois par écrit, un long et sinieux monologue intérieur abracadabrante qu'il ne cesse d'entretenir avec lui-même par le truchement de héros saugrenus inventés au hasard de son errance dans les multiples cafés et autres bouis-bouis de Paris, l'auteur nouveau de *Contes gouttes ou le Pays d'un reflet* tient une sorte de journal de bar où se distille goutte à goutte le jus de ses cogitations sur les êtres et les choses croisés au fil des rasades. Le tout est copieusement arrosé, comme on le devine, de vin et de bière de distinguées nuances: Lacrima Christi, Côtes-du-Rhône, petit Muscadet, Sauvignon frappé, belle Kanter, blonde Carlsberg, avec la bénédiction du Saint-Antoine-Abbé. Une belle saoulerie d'imagination à faire rouler sous les pages.

Au pays du Québec, tout a-t-il tant changé? □